

PRIX MOSELLY 2014

Les obsèques d'Anatole Lutrin

Le geste était machinal mais plus nerveux que d'habitude. La poissonnière de la rue de la Petite-Boucherie s'essuya frénétiquement les mains sur son large tablier, le regard rivé de l'autre côté de la chaussée où un détail l'intriguait. Jamais, Jésus Marie Joseph jamais, Monsieur Anatole n'avait laissé son volet fermé passé huit heures du matin. Les narines de Rosa étaient devenues insensibles aux relents des harengs mais elle savait flairer les drames, cela il fallait bien le reconnaître. Il n'était donc pas même besoin d'en discuter. Elle le sentait, elle le savait, elle en était sûre : il s'était passé quelque chose dans la maison d'en face. Elle se signa, fit tomber sur son étal la grosse carpe de Gondreville qu'elle était en train de vider et commença à onduler, puisque c'est ainsi que ses larges hanches transformaient sa marche, au point de lui donner l'allure enivrée d'un voilier sortant du port par une mer agitée. Les queues de bœufs, que les bouchers faisaient pendre devant leurs échoppes dans l'attente de la soupe quotidienne des indigents, dévièrent à peine sa trajectoire au caractère étonnement linéaire si l'on considérait l'extrême rotondité de ses mouvements. Elle se planta devant la maison, tambourina à la porte, frappa au volet, et poussa un de ces longs cris puissants de poissonnière qui fit trembler le mur romain tout proche et rappliquer dans la seconde tout ce que le quartier comptait de saute-ruisseaux et d'agents de la maréchaussée. Au bout de quinze minutes d'agitation et de palabres, il fallut bien se rendre à l'évidence : Anatole Lutrin ne répondait pas aux appels et personne ne se souvenait l'avoir vu ce matin-là. On décida d'enfoncer la porte et ce qu'on trouva derrière confirma les craintes de la mégère : le maître de la maison était assis dans le fauteuil de la salle à manger, pas rasé, le col défait, une tasse de thé froid à son côté, la bouche ouverte, les joues blanches, l'œil vide, mort.

Il y a, à partir de là, à Toul, divergence sur la question de savoir qui, le premier, eut l'idée d'offrir des obsèques municipales à Anatole Lutrin. Certains affirmeront plus tard, dans la pénombre d'un café ou à la sortie de la messe, que cette initiative venait du maire ; d'autres évoqueront l'évêque ou quelques

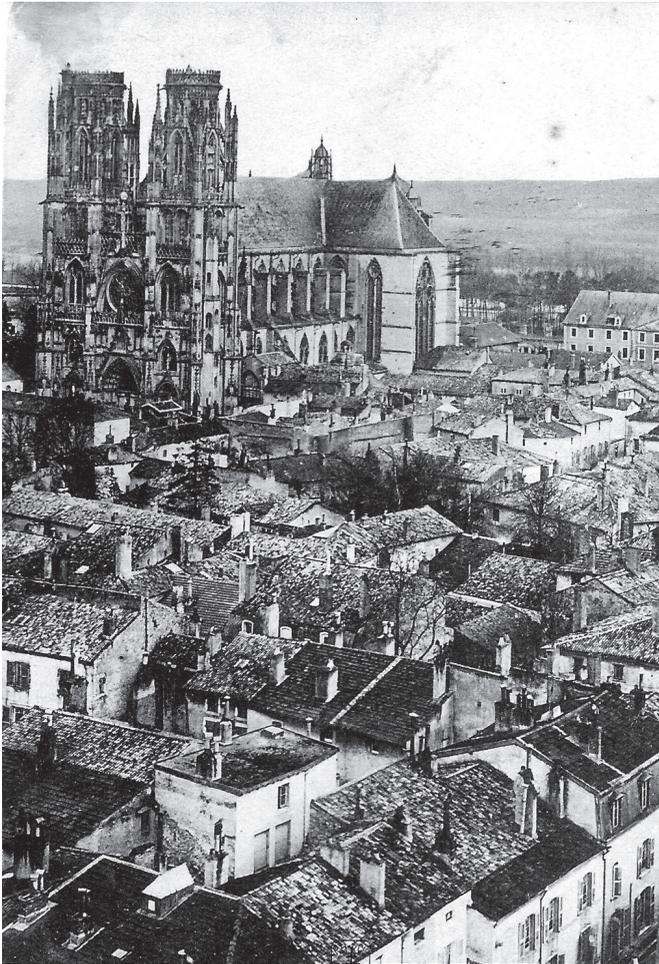
notables locaux. Tous ceux, en tout cas, qui seront désignés par la rumeur publique écartèreront avec vigueur cette paternité, compte-tenu de ce qui se passa ensuite.



Le décès de cause naturelle d'Anatole Lutrin était-il à peine constaté que l'on discutait déjà de la manière la plus convenable de l'enterrer. Autant le Toulinois, personnage microcéphale et empli de tics, paraissait-il falot et souvent ridicule de son vivant, autant la mort lui avait donné une grandeur, une importance dont il aurait été, sans doute, le premier surpris. Vivant, on l'évitait. Mort, on le portait au pinacle ! Nul génie artistique, cependant, n'expliquait cette transsubstantiation. Lutrin ne peignait pas, ne jouait pas de musique, écrivait péniblement et parlait avec un léger défaut de prononciation qui aurait ôté toute crédibilité à son propos si, par hasard, il avait dit un jour quelque chose d'intéressant. Non, le corps de ce pauvre Anatole était devenu un cadavre cathartique qui avait permis, en quelques heures, l'éclosion de tout ce que la bonne société locale et les compagnies de dames patronnesses recelaient de bonne conscience. Le phénomène fut spontané et se répandit rapidement, comme souvent les mauvaises idées.

Anatole Lutrin, obscur employé aux écritures d'une société que tout le monde a aujourd'hui oubliée, avait consacré la majeure partie de son existence à une seule et unique cause : la lutte contre l'intempérance. Le vieux garçon, qui ne lisait pas jusque-là, s'était mis,

à trente ans et sans que l'on sache vraiment pourquoi, à dévorer les livres des médecins hygiénistes, à citer Lavoisier plus que de raison et à ériger l'alcoolisme en nouveau fléau social. Les « Annales d'hygiène publique et de médecine légale » et la « Revue d'hygiène et de police sanitaire » étaient devenues ses évangiles. Il se vivait en prophète d'une science morale. Il prônait la méthode anatomo-clinique. Il distinguait, tout comme Louis Pasteur d'ailleurs, la science et la foi. Il croyait en une médecine laïque, débarrassée des charlatans et œuvrant pour le bien public plutôt que pour Rome. La mort était la conséquence de causes scientifiquement mesurables, pas celle d'une offense faite à Dieu qui pouvait s'absoudre par des dons au clergé. Il fut donc bien peu compris ce pauvre Lutrin, si l'on considère que moins de vingt-quatre heures après son décès tout ce que la ville comptait de culs-bénis et de grenouilles de bénitier intriguait pour obtenir l'autorisation de célébrer ses obsèques à la cathédrale Saint-Etienne. Cette demande fut acceptée immédiatement par l'évêque au nom des valeurs chrétiennes et de la lutte contre le mal. Tous ces gens avaient tout de même une excuse : ils ne lisaient pas les médecins hygiénistes.



Le lieu étant choisi, il fallait désormais s'occuper de la pompe.

L'art d'enterrer avait bien changé en quelques générations. En 1879, les cimetières avaient quitté les abords des églises pour s'établir à la périphérie de la ville, dans un secteur auparavant réservé aux excommuniés, suppliciés et autres hérétiques. Les champs funéraires étaient désormais devenus des lieux de promenade où l'on avait créé, pour les familles les plus riches, des caveaux ornés de vitraux, des statues, des portraits en bronze, des fresques guerrières et des épitaphes cinglantes. Le siècle finissant voyait l'expression funéraire se codifier avec toute une syntaxe de marbre et de dorures : une colonne grecque coupée signifiait une mort tragique, un caveau blanc immaculé signalait la présence d'un enfant. Le sens de l'ordre avait commandé l'alignement morbide, mais l'art et l'industrie avaient tout de même trouvé là de nouveaux débouchés et, pour certaines familles, la visite dominicale au cimetière devenait une véritable distraction. C'était désormais un genre dans lequel il fallait aussi briller.

À peine la décision d'enterrer « dignement » ce brave Lutrin avait-elle été prise, que les plus beaux esprits de la bonne société toulousaine s'engagèrent dans des réflexions profondes pour imaginer des funérailles à la hauteur de l'œuvre du défunt. Toul, postée face à la menace prussienne, comptait alors davantage de soldats en garnison que d'habitants. Les grands travaux de fortifications engagés dès 1874 à la Justice, Domgermain, Ecrouves, Blénod, Villey-le-Sec et Dommartin-lès-Toul avaient drainé en ville des centaines d'ouvriers du bâtiment. L'alcool, que l'on diffusait abondamment dans les estaminets, était le sang de l'économie locale. Son commerce avait prospéré dans les grandes maisons de la ville depuis la déroute de 1870. Il n'y avait plus une seule grande fortune, désormais, qui n'en tirait pas un profit quelconque, directement ou indirectement. Qu'importe ! La bourgeoisie avait tout à coup des rêves de morale ; il fallait élever Lutrin au rang qu'il méritait pour avoir conspué, absolument seul, une activité qui les nourrissait tous. Au bout d'une journée de discussions, une délégation en redingotes et en chapeaux se mit donc en route, en file indienne, pour aller rendre visite au croque-mort, le Père Denis. Ce dernier les reçut à son domicile, alors que la nuit tombait.

Cette génération demeurait encore marquée par le souvenir des obsèques organisées à Paris, en décembre 1840, à l'occasion du retour de Sainte-Hélène des restes mortels de Napoléon. Personne ne s'étonna donc qu'un professeur de lettres tirât de sa sacoche la relation officielle de ces funérailles écrite par Joseph Ferdinand Langlé. La description du char impérial attelé de seize chevaux noirs « ornés de panaches blancs, de crinières en plumes blanches flottantes, et entièrement recouverts de caparaçons de drap d'or » fit forte impression dans l'assistance. Face à un tel succès, le professeur ne put s'empêcher de se lever pour déclamer Victor Hugo, le bras tendu vers l'horloge comtoise de la salle à manger :

« Ciel Glacé ! soleil pur !
Oh ! brille dans l'histoire !
Du funèbre triomphe, impérial flambeau !
Que le peuple à jamais te garde en sa mémoire
Jour beau comme la gloire
Froid comme le tombeau »

FUNÉRAILLES
DE L'EMPEREUR
NAPOLÉON.

RELATION OFFICIELLE
DE
LA TRANSLATION DE SES RESTES MORTELS
DEPUIS L'ILE SAINTE-HÉLÈNE JUSQU'À PARIS.
ET
DESCRIPTION DU CONVOI FUNÈBRE.

Illustrée par des gravures sur bois.
ENCOUTRÉS D'APRÈS LES MODÈLES ORIGINAUX.
DESIGN DE DAGUENY. — GRAVURE DE LACOUTE PÈRE ET FILS, ETC.
Publiée par Ferdinand Langlé.



PARIS.

L. CURMER,

RUE DE RICHELIEU, 49, AU PREMIER.

M DCCC XL.

Tous les regards se tournèrent vers le croquemort : il fallait des chevaux noirs et des plumes en abondance !

- Ben, des chevaux je n'en ai guère, objecta Denis. J'en ai qu'un seul, un vieux rossignol tout efflanqué, qui perd ses poils. Cela ne fera pas l'affaire. En revanche, si on voit le prix entre nous, il y aurait peut-être moyen de vous trouver ce qu'il faut en ville...

La petite troupe devisait, divergeait, se ravisa puis décida d'une quête pour trouver un cheval digne de ce nom qui tirerait le cercueil de Lutrin jusqu'à sa dernière demeure. Denis proposa un prix prohibitif qui fut accepté avec enthousiasme. Il ne manquait plus, désormais, qu'à trouver la bête.



Ragondin, puisque c'est ainsi que son propriétaire l'appelait, était un Boulonnais qui, comme tous les chevaux de sa race, avait la tête carrée, une encolure très musclée, des jambes puissantes, un corps bien proportionné et une croupe rebondie. Avec un mètre soixante-huit au garrot, il était plus grand que la moyenne. Mais c'est sa robe qui faisait de Ragondin une rareté : alors que la plupart de ses congénères étaient gris, il était noir comme l'ébène et, au travail, la sueur lustrait son poil en lui donnant des reflets corbeau. Calme, altier et imposant, c'était le cheval de la situation. Denis ne s'y trompa pas et alla tout de suite au café des Saules où le propriétaire de l'animal était en train de régler quelques affaires. Deux verres de vin et une poignée de mains plus tard, c'était fait : contre quelques pièces laissées sur le comptoir, Ragondin, que l'on aurait emplumé pour l'occasion, tirerait carrosse funéraire à l'occasion des funérailles de Lutrin !

Le grand jour arriva le surlendemain. Les enfants de chœur balançaient les encensoirs à l'entrée de la cathédrale tandis que se pressait tout ce que la ville comptait de notables. L'ordre protocolaire avait été savamment respecté et des étiquettes en papier de couleur avaient été disposées sur les premiers bancs, juste à côté du catafalque. L'office religieux fut digne et maîtrisé. Le maire, le député puis l'abbé prirent tour à tour la parole. Ils firent d'abord le portrait de l'illustre défunt mais finirent tous par surtout parler d'eux-mêmes. La cause de la lutte contre l'intempérance avait, en tout cas, trouvé sa tribune. Le curé en fut presque gêné au moment de boire le vin

de messe. Le plus beau restait cependant à venir. La sortie du cercueil, porté par six bourgeois en costume noir, fut une des grandes réussites de cette année-là. La marche funèbre de Chopin jouée à l'orgue résonna profondément dans les âmes, même des moins croyants. Les pas, la pointe des pieds remontée, étaient lents et cadencés ; ils collaient à la partition. La sortie et la dépose du cercueil dans le corbillard, une calèche un peu allongée et munie de hautes roues ferrées, se fit avec souplesse et fluidité. Les aides tirèrent les rideaux noirs du baldaquin, ce qui fit apparaître une grande croix dorée de chaque côté, détail ajouté spécialement pour la circonstance qui remplit d'aise ceux du parti catholique qui avaient toujours soupçonné ce Lutrín d'être un peu républicain. Denis, en redingote, gants noirs et chapeau haut de forme, se hissa prestement au poste du conducteur et pris les rênes dans une main tandis qu'il desserrait, de l'autre, le frein du char hippomobile. C'était splendide.

Devant, le brave Ragondin avait l'allure qui seyait aux circonstances. Sa tête était relevée malgré la débauche de grandes plumes noires et rouges qui étaient disposées de part et d'autre des montants de son filet. Son œil était vif mais calme. Ses pieds étaient parfaitement alignés et il se tenait bien droit, ce qui donnait tout son lustre à la couverture d'ornement posée sur son dos. L'entrepreneur en pompes-funèbres y était allé, aussi, de quelques initiatives. Il avait renforcé au cirage la teinte déjà bien noire du cheval et avait enduit ses sabots de goudron pour que le tableau soit parfait.

Ragondin, dont le nom de naissance était Zéphir, avait l'âme militaire et l'esprit syndical. Il débutait sa seizième année d'existence, ce qui n'était pas rien pour un cheval qui continuait à travailler tous les jours. La force tranquille de son caractère venait sans doute de son éducation. Dans le Boulonnais, où il avait vu le jour, les cultivateurs multipliaient les poulains, gardaient les juments pour les champs et vendaient les jeunes mâles à des éleveurs en cheville avec les officiers de remonte de l'armée. Le poulain Zéphir avait grandi dans le Pays de Caux, où des générations de Normands avaient lentement façonné ces animaux de trait que toute l'Europe s'arrachait à la fin du XIX^e siècle. Ici, on donnait aux jeunes chevaux de l'amour et du grain. Au cours de ses premières années, il avait eu droit à de l'avoine tous les jours, c'est-à-dire la seule nourriture - surtout lorsque la céréale est sèche et lourde - capable de donner de la force et de

la vivacité pour toute une vie. Les adages des anciens, qu'on suivait à la lettre entre Le Havre et Fécamp, étaient d'ailleurs clairs sur ce point : « Cheval d'aveine, cheval de peine ; cheval de paille, cheval de bataille ; cheval de foin, cheval de rien ». Quelques semaines après son cinquième anniversaire, Zéphir s'était retrouvé militaire. Après une longue marche à travers le bassin parisien et l'Est de la France, il était arrivé à Toul où son pas lent tira d'abord des pièces d'artillerie avant qu'il ne soit affecté au train des équipages. Il avait trouvé dans la rigueur et la discipline des régiments un cadre qui convenait à son tempérament. Il avait appris à connaître les règles des manuels militaires et les avait toujours acceptées sans regimber pour peu qu'on agisse avec calme. Il refusait immédiatement, en revanche, ce qui sortait du guide sur la manière de harnacher, charger et atteler les chevaux de trait. Zéphir aima l'armée et termina son temps en vieux soldat, jusqu'au jour où l'heure de la réforme sonna et qu'un homme au teint rougeaud vint lui tâter les tendons et lui découvrir les dents. C'est ainsi qu'il cessa d'être Zéphir et devint Ragondin, quittant son casernement au pied de la Côte Barine pour descendre en ville, dans le bruit et l'agitation des rues étroites. À quinze ans maintenant, il gardait l'œil curieux et les muscles saillants. Son poil épais lui faisait une sorte de couverture naturelle sur le dos qui lui permettait d'affronter tous les temps et toutes les températures. Il travaillait consciencieusement, toujours avec discipline, mais s'économisait comme tout cheval qui veut durer. Il faisait la tâche pour laquelle il méritait chaque soir sa pitance mais ne se dispersait pas dans des efforts inutiles. Il était, par ailleurs, hermétique à la nouveauté et totalement rebelle à tout changement dans ses habitudes de vieil hongre.



Cette journée, cependant, lui plaisait. Il retrouvait, en tirant le corbillard de Lutrín, l'ambiance des grands défilés militaires d'autrefois. Il se sentait rajeunir. Il tenait sa tête un peu plus droite que d'habitude, redressait ses oreilles, marchait en pliant le bas de ses antérieurs dans un geste sûr et gracieux. Le regard des Toulousais, qui s'arrêtaient sur les trottoirs pour voir passer son équipage, le flattait. Et, il fallait bien en convenir, il était encore un très beau cheval. La première partie de la route menant au cimetière fut un émerveillement pour le cortège qui suivait le cercueil. Un vent léger agitait les voilettes des dames et faisait des vagues sur le baldaquin du corbillard. C'est lorsque Ragondin aborda l'avenue de la gare que les premières étrangetés firent leur apparition. Le cheval, qui était calme et rassemblé jusque-là, commença à secouer la tête et à agiter son mors. Il s'arrêta d'un coup, surprenant le premier rang du cortège qui manqua de heurter l'arrière de la calèche funèbre. L'agitation de Denis qui fit claquer les rênes sur son dos et empoigna le fouet pour le faire tourner au-dessus de ses oreilles, n'y fit rien. Ragondin demeura parfaitement immobile pendant trois bonnes minutes qui parurent interminables, au droit d'un café dont les consommateurs sortirent en grappes, les trognes

vermillon, tout heureux d'une animation dans le quartier. Cette pause faite, alors que les chuchotements devenaient de plus en plus audibles dans le cortège, le cheval se mit à nouveau à avancer, semblant suivre une logique animale qui à ce moment-là échappait à tout le monde. La troupe ne parcourut pas cent mètres avant que le même épisode se produise à nouveau, cette-fois devant une brasserie dont le patron, qui se tenait les bras croisés sur le trottoir, un sourire goguenard aux lèvres, avait été pendant plusieurs années la cible favorite de Lutrín. C'était là diablerie, et tout le monde en fut convaincu lorsque le manège se répéta encore quatre fois, Ragondin s'arrêtant longuement devant chaque débit de boissons, comme un hommage de la vertu au vice, à la manière des stations d'un chemin de croix imposé au corps de ce pauvre Lutrín.

À l'arrière, le grondement des discussions avait remplacé les bruissements, et l'affaire tournait franchement au scandale. C'est à ce moment-là, dans une de ces fulgurances que crée parfois la panique, que le croque-mort se souvint tout à coup, mais trop tard, qu'il avait loué le cheval du marchand de vin qui desservait l'avenue de la gare.

Philippe PIOT



Crédit photo : Benoît Lucas.

Philippe Piot, 47 ans, est journaliste.

Il est responsable de l'édition belfortaine de L'Est Républicain.

Il est originaire de Dommartin-lès-Toul, localité dont il a été correspondant local de presse avant de travailler comme journaliste à la rédaction toulousaine de L'Est Républicain.

Docteur en droit privé, il enseigne le droit de la presse à l'Université de Strasbourg.

Ses publications, autres que journalistiques, étaient jusqu'ici juridiques.

" Les obsèques d'Anatole Lutrín " est sa première nouvelle.